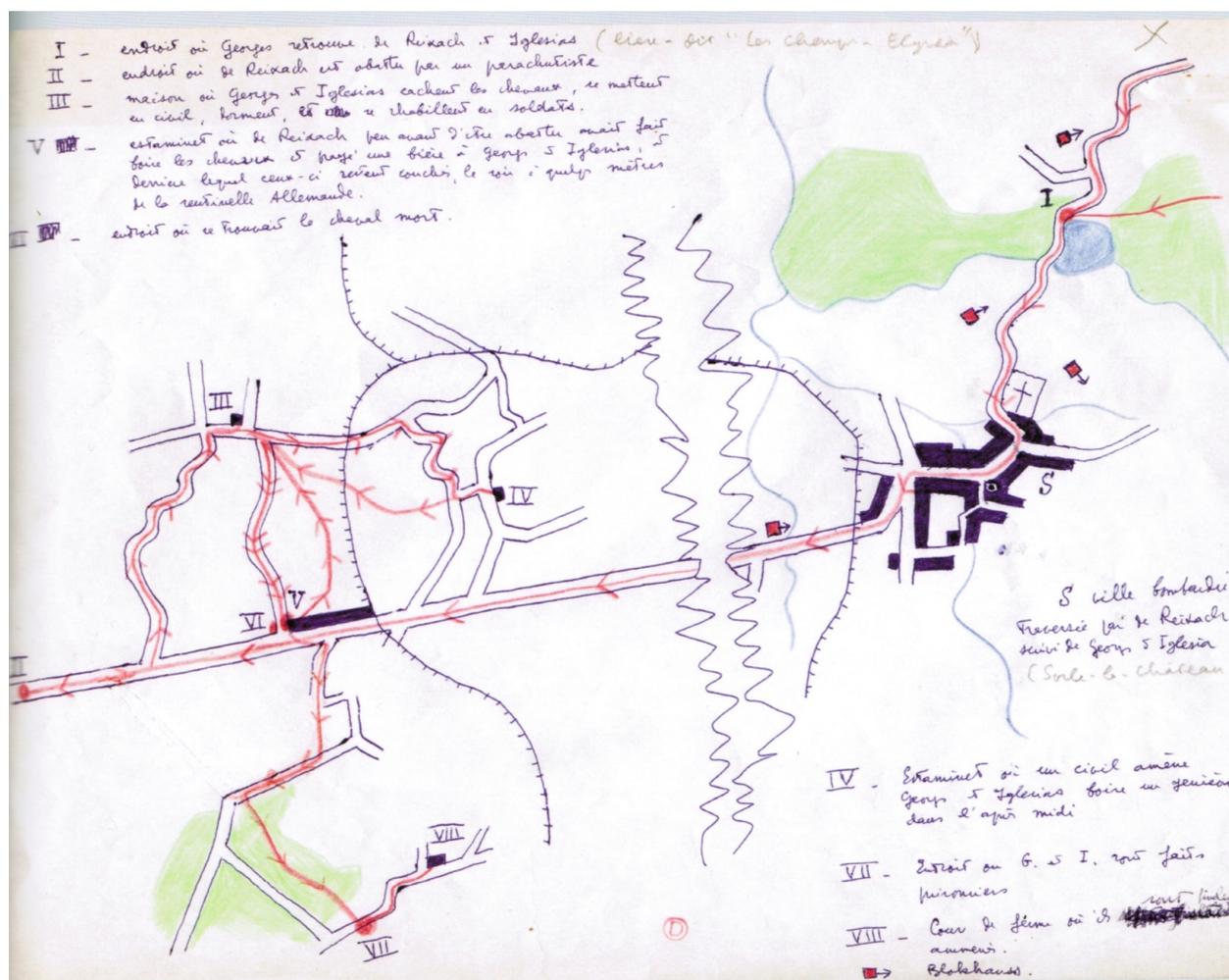


Composer avec le chaos

Soldats et pensées en déroute :
« au milieu de cette espèce de décomposition de tout »
(Claude Simon, *La Route des Flandres*, 1960)



Croquis des errances de Georges (1959-1960 ?)

L'homme en toutes lettres
Cycle de conférences littéraires à Sainte Marie de Neuilly
24 Bd Victor Hugo - Neuilly Sur Seine

- 1 - } de Reixach et Georges - La lettre de Sabine - Le cantonnement.
- 2 - }
- 3 - Id°. Allusion à Corinne - à Reixach Tennant son rêve (ou réflexe).
- 4 - mort de de Reixach } en arrière sont Igléna, Corinne.
- 5 - mort de de Reixach }
- 6 - mort de de Reixach }
- 7 - la route
- 8 - la route. Évacuation de courses, la nuit.
- 9 - la course, le milieu - "Quin", fit Blum. (le wagon de prisonniers)
- 10 - de semi pays (ou de Reixach)
- 11 - id°. Le fils de Jockeys
- 12 - à deux courses - Corinne. (Igléna)
- 13 - de nouveau la route, les ombres de chevaux.
- 14 - la route. Le cheval mort.
- 15 - le cheval mort
- 16 - le cheval mort. le valis creux. à l'usage. L'étape de nuit.
- 17 - les chevaux dans la nuit.
- 18 - Passage sur la rivière - la fatigue.
- 19 - Conversation avec son père avant le départ pour la guerre - le message.
- 20 - Conversation avec son père
- 21 - id°
- 22 - La colonne arrêtée dans la nuit. Arrivée au cantonnement.
- 23 - la fille.
- 24 - Blum
- 25 - La fille, scène érotique.
- 26 - Georges couché cinq ans plus tard avec Corinne
- 27 - Le récit le matin dans la grange au cantonnement.
- 28 - le cheval malade des soldats, Igléna
- 29 - Igléna
- 30 - Igléna ~~arriver~~ de Reixach et Corinne
- 31 - Igléna et Corinne
- 32 - id°
- 33 - Igléna et Corinne - le mariage de Sabine
- 34 - Sabine et les de Reixach
- 35 - les ancêtres
- 36 - le Centaure
- 37 - Suicide de l'ancêtre de Reixach.
- 38 - les ancêtres, de Reixach, Corinne - "Mais tu ne le connais même pas", dit Blum
- 39 - le matin au cantonnement, la fille, la dispute avec le prisonnier. Intercession de St R.
- 40 - id°
- 41 - id°
- 42 - les paysans, la pluie.
- 43 - les soldats, discussion. Wacht.
- 44 - Discussion le cheval malade
- 45 - discussion entre les soldats
- 46 - les trois uniformes, les uniformes
- 47 - la course de prisonniers - la lecture - les uniformes militaires
- 48 - homme représentant malade et uniforme
- 49 - de Reixach et les trois canalisés dans la ville bombardée
- 50 - Georges marchant sur le banc de Reixach suicide
- 51 - le wagon de prisonniers, le partage du pain. (Georges et Blum)
- 52 - le partage du pain
- 53 - Igléna et Georges errant dans la campagne après le mort de de Reixach - les ombres
- 54 - les haies - Vision de de Reixach suicide - l'autrement champêtre
- 55 - Reixach
- 56 - le "naturalisme" de la fin du XVIII°. Reixach. Georges enfant répitant le geste de suicide
- 57 - la chambre en change - Reixach lisant Rousseau au sein du feu
- 58 - id°. Et Blum "combattre non seulement d'une femme mais d'elle, de pensées"
- 59 - la légende - la prison ignominieuse qui serait répétée par les romantiques.
- 60 - la scène de suicide, les romantiques accusés.
- 61 - id°
- 62 - Georges se demandant si lui aussi [de Reixach] avait ce sang étouffé, mérité - la canache
- 63 - les ombres en escalier sur les haies taillées - le grand des paysans.
- 64 - le cheval mourant - les paysans les chassent
- 65 - lui et (Georges) le récit complet qu'il avait fait - Blum s'il racontait mort de Blum.
- 66 - Georges et Corinne couchés ensemble.
- 67 - Corinne devant ce récit par moi qui tu parle, tu vas par avec moi. Blum notant en souffrant des élargissements
- 68 - Georges reconnaît Blum et son père. Reixach leur le reconnaît.
- 69 - Georges s'assoit sur le camp, et peut paraître qu'il est métamorphosé en être. Un peu de la
- 70 - se retrouve sur la route avec Igléna et l'écrit ou se lit l'écrit mort son père.

Première page du « grand plan de montage »

La Route des Flandres (1960)

▪ **Texte 1 : la statue équestre**

[...] il y a des choses que le pire des abandons des renoncements ne peut faire oublier même si on le voulait et ce sont en général les plus absurdes les plus vides de sens celles qui ne se raisonnent ni ne se commandent, comme par exemple ce réflexe qu'il a eu de tirer son sabre quand cette rafale lui est partie dans le nez de derrière la haie : un moment j'ai pu le voir ainsi le bras levé brandissant cette arme inutile et dérisoire dans un geste héréditaire de statue équestre que lui avaient probablement transmis des générations de sabreurs, silhouette obscure dans le contre jour qui le décolorait comme si son cheval et lui avaient été coulés tout ensemble dans une seule et même matière, un métal gris, le soleil miroitant un instant sur la lame nue puis le tout –homme cheval et sabre- s'écroulant d'une pièce sur le côté comme un cavalier de plomb commençant à fondre par les pieds et s'inclinant lentement d'abord puis de plus en plus vite sur le flanc, disparaissant le sabre toujours tenu à bout de bras derrière la carcasse de ce camion brûlé effondré là, indécent comme un animal une chienne pleine traînant son ventre par terre, les pneus crevés se consumant lentement exhalant cette puanteur de caoutchouc cramé la nauséuse puanteur de la guerre suspendue dans l'éclatant après-midi de printemps, flottant ou plutôt stagnant visqueuse et transparente mais aurait-on dit visible comme une eau croupie dans laquelle auraient baigné les maisons de brique rouge les vergers les haies : un instant l'éblouissant reflet de soleil accroché ou plutôt condensé, comme s'il avait capté attiré à lui pour une fraction de seconde toute la lumière et la gloire, sur l'acier virginal... Seulement, vierge, il y avait belle lurette qu'elle ne l'était plus [...].

(p. 12-13)

▪ **Texte 2 : « au milieu de cette espèce de décomposition de tout »**

[...] pensant probablement que ce qu'il pouvait faire ou ne pas faire sur ce plan n'avait au stade où nous en étions arrivés plus aucune espèce d'importance : délivré donc libéré relevé pour ainsi dire de ses obligations militaires à partir du moment où l'effectif de son escadron avait été réduit à nous quatre (son escadron lui-même étant à peu près

tout ce qui avait fini par rester du régiment tout entier avec peut-être quelques autres cavaliers démontés perdus par-ci par-là dans la nature) ce qui ne l'empêchait pas de se tenir toujours droit et raide sur sa selle aussi droit et aussi raide que s'il avait été en train de défiler à la revue du quatorze juillet et non pas en pleine retraite ou plutôt débâcle ou plutôt désastre au milieu de cette espèce de décomposition de tout comme si non pas une armée mais le monde lui-même tout entier et non pas seulement dans sa réalité physique mais encore dans la représentation que peut s'en faire l'esprit (mais peut-être était-ce aussi le manque de sommeil, le fait que depuis dix jours nous n'avions pratiquement pas dormi, sinon à cheval) était en train de se dépiauter se désagrèger s'en aller en morceaux en eau en rien, et deux ou trois fois quelqu'un lui cria de ne pas continuer [...]

(p. 16)

▪ **Texte 3 : l'estaminet**

[...] Blum répétant : « Ouais. Et alors il a dégusté à bout portant cette rafale de mitraillette. Peut-être qu'il aurait été plus intelligent de sa part de

– Non : écoute... Intelligent ! Oh bon Dieu qu'est-ce que l'intell...
Ecoute : à un moment il nous a payé à boire. C'est-à-dire, je pense, pas exactement pour nous : à cause des chevaux. C'est-à-dire qu'il a pensé qu'ils devaient avoir soif et alors par la même occasion... » Et Blum : « Payé à boire ? », et moi : « Oui. C'était...
Ecoute : on aurait dit une de ces réclames pour une marque de bière anglaise, tu sais ? La cour de la vieille auberge avec les murs de brique rouge foncé aux joints clairs, et les fenêtres aux petits carreaux, le châssis peint en blanc, et la servante portant le pichet de cuivre et le groom en jambières de cuir jaune avec les languettes des boucles retroussées donnant à boire aux chevaux pendant que le groupe des cavaliers se tient dans la pose classique : les reins cambrés, l'une des jambes bottées en avant, un bras replié sur la hanche avec la cravache dans le poing tandis que l'autre élève une chope de bière dorée en direction d'une fenêtre du premier étage où l'on aperçoit, entrevoit à demi derrière le rideau un visage qui a l'air de sortir d'un pastel... Oui : avec cette différence qu'il n'y avait rien de tout cela que les murs de brique, mais sales, et que la cour ressemblait plutôt à celle d'une ferme : une arrière-cour de bistrot,

d'estaminet, avec des caisses de limonade vides entassées et des poules errantes et du linge en train de sécher sur une corde, et qu'en fait de tablier blanc à bavette la femme portait un de ces sarreaux de toile à petites fleurs comme on en vend sur les marchés en plein vent et qu'elle était jambes nues dans de simples pantoufles et apparemment pas tellement étonnée de ce qu'elle et nous étions en train de faire là, comme si c'eût été une chose normale de vider tranquillement, debout et tout équipés, chacun notre cannette de bière, lui et le sous-lieutenant un peu à l'écart comme il sied (et je ne sais même pas s'il a bu, je ne le crois pas, je ne le vois pas vidant une cannette de bière au goulot), et nous tenant d'une main notre bouteille et de l'autre les rênes des chevaux en train de boire à l'abreuvoir, et cela à côté de cette route sur le bord de laquelle il y avait un type mort (ou une femme, ou un enfant), ou un camion, ou une voiture brûlée à peu près tous les dix mètres, et quand il a payé – car il a payé – j'ai pu voir sa main descendre tranquillement dans sa poche, sous le moelleux tissu gris-vert de l'élégante culotte, les deux bosses formées par l'index et le majeur repliés tandis qu'il saisissait son porte-monnaie, l'extirpait et comptait les pièces dans la main de la femme aussi paisiblement que s'il avait réglé une orangeade ou une de ces boissons chic au bar d'un quelconque pesage à Deauville ou Vichy... » Et de nouveau il me semblait voir cela : se détachant sur le vert inimitable des opulents marronniers, presque noir, les jockeys passant dans le tintement de la cloche pour se rendre au départ, haut perchés, simiesques, sur les bêtes graciles et élégantes, leurs casaques multicolores se suivant dans les pastilles de soleil, comme ceci : Jaune, bretelles et toque bleues – le fond vert-noir des marronniers – Noire, croix de Saint-André bleue et toque blanche – le mur vert-noir des marronniers – Damier bleu et rose toque bleue – le mur vert noir des marronniers – Rayée cerise et bleue, toque bleu ciel – le mur vert-noir des marronniers – Jaune, manches cerclées jaune et rouge, toque rouge – le mur vert-noir des marronniers – Rouge, coutures grises, toque rouge – le mur vert-noir des marronniers – Bleu clair, manches noires, brassard et toque rouges – le mur vert-noir des marronniers – Grenat, toque grenat – le mur vert-noir des marronniers – Jaune, cercle et brassards verts, toque rouge – le mur vert-noir des marronniers – Bleue, manches rouges, brassard et toque verts – le mur vert noir des marronniers – Violette, croix de Lorraine cerise, toque violette – le mur vert-noir des marronniers – Rouge, pois bleus, manches et toque rouges – le mur vert-noir des marronniers – Marron

cerclé bleu ciel, toque noire... les casques étincelantes glissant, le mur vert sombre des feuilles, les casques étincelantes, les pastilles de soleil dansant, les chevaux aux noms dansants – Carpasta, Milady, Zeida, Naharo, Romance, Primarosa, Riskoli, Carpaccio, Wild-Risk, Samarkand, Chichibu – les jeunes pouliches posant l’une après l’autre leurs sabots délicats et les retirant comme si elles se brûlaient, dansant, semblant se tenir, suspendues et dansantes, au-dessus du sol, sans toucher terre, la cloche, le bronze tintant, n’en finissant plus de tinter, tandis que l’une après l’autre les chatoyantes casques glissaient silencieusement dans l’élégant après-midi [...]

(p. 20-22)

▪ **Texte 4 : première apparition du cheval mort**

[...] et ce dut être par là que je le vis pour la première fois, un peu avant ou après l’endroit où nous nous sommes arrêtés pour boire, le découvrant, le fixant à travers cette sorte de demi-sommeil, cette sorte de vase marron dans laquelle j’étais pour ainsi dire englué, et peut-être parce que nous dûmes faire un détour pour l’éviter, et plutôt le devinant que le voyant : c’est-à-dire (comme tout ce qui jalonnait le bord de la route : les camions, les voitures, les valises, les cadavres) quelque chose d’insolite, d’irréel, d’hybride, en ce sens que ce qui avait été un cheval (c’est-à-dire ce qu’on savait, ce qu’on pouvait reconnaître, identifier comme ayant été un cheval) n’était plus à présent qu’un vague tas de membres, de corne, de cuir et de poils collés, aux trois quarts recouvert de boue – Georges se demandant sans exactement se le demander, c’est-à-dire constatant avec cette sorte d’étonnement paisible ou plutôt émoussé, usé et même presque complètement atrophié par ces dix jours au cours desquels il avait peu à peu cessé de s’étonner, abandonné une fois pour toutes cette position de l’esprit qui consiste à chercher une cause ou une explication logique à ce que l’on voit ou ce qui vous arrive : donc ne se demandant pas comment, constatant seulement que quoiqu’il n’eût pas plu depuis longtemps – du moins à sa connaissance – le cheval ou plutôt ce qui avait été un cheval était presque entièrement recouvert – comme si on l’avait trempé dans un bol de café au lait, puis retiré – d’une boue liquide et gris-beige, déjà à moitié absorbé semblait-il par la terre, comme si celle-ci avait déjà sournoisement commencé à reprendre possession de ce qui était issu d’elle, n’avait vécu que par sa permission et son intermédiaire (c’est-à-dire l’herbe et l’avoine dont le

cheval s'était nourri) et était destiné à y retourner, s'y dissoudre de nouveau, le recouvrant donc, l'enveloppant (à la façon de ces reptiles qui commencent par enduire leurs proies de bave ou de suc gastrique avant de les absorber) de cette boue liquide sécrétée par elle et qui semblait être déjà comme un sceau, une marque distinctive certifiant l'appartenance, avant de l'engloutir lentement et définitivement dans son sein en faisant sans doute entendre comme un bruit de succion : pourtant (quoiqu'il semblât avoir été là depuis toujours, comme un de ces animaux ou végétaux fossilisés retournés au règne minéral, avec ses deux pattes de devant repliées dans une posture fœtale d'agenouillement et de prière à la façon des membres antérieurs d'une mante religieuse, son cou raide, sa tête raide et renversée dont la mâchoire ouverte laissait voir la tache violette du palais) il n'y avait pas longtemps qu'il avait été tué – peut être seulement lors du dernier passage des avions ? – car le sang était encore frais [...]

(p. 25-26)

▪ **Texte 5 : l'escadron cheminant dans la nuit**

Puis il cessa de se demander quoi que ce fût, cessant en même temps de voir quoiqu'il s'efforçât de garder les yeux ouverts et de se tenir le plus droit possible sur sa selle tandis que l'espèce de vase sombre dans laquelle il lui semblait se mouvoir s'épaississait encore, et il fit noir tout à fait, et tout ce qu'il percevait maintenant c'était le bruit, le martèlement monotone et multiple des sabots sur la route se répercutant, se multipliant (des centaines, des milliers de sabots à présent) au point (comme le crépitement de la pluie) de s'effacer, se détruire lui-même, engendrant par sa continuité, son uniformité, comme une sorte de silence au deuxième degré, quelque chose de majestueux, monumental : le cheminement même du temps, c'est-à-dire invisible immatériel sans commencement ni fin ni repère, et au sein duquel il avait la sensation de se tenir, glacé, raide sur son cheval lui aussi invisible dans le noir, parmi les fantômes de cavaliers aux invisibles et hautes silhouettes glissant horizontalement, oscillant ou plutôt se dandinant faiblement au pas cahoté des chevaux, si bien que l'escadron, le régiment tout entier semblait progresser sans avancer, comme au théâtre ces personnages immobiles dont les jambes imitent sur place le mouvement de la marche tandis que derrière eux se déroule en tremblotant une toile de fond sur laquelle sont peints maisons arbres

nuages, avec cette différence qu'ici la toile de fond était seulement la nuit, du noir, et à un moment la pluie commença à tomber, elle aussi monotone, infinie et noire, et non pas se déversant mais, comme la nuit elle-même, englobant dans son sein hommes et montures, ajoutant mêlant son imperceptible grésillement à cette formidable patiente et dangereuse rumeur de milliers de chevaux allant par les routes, semblable au grignotement que produiraient des milliers d'insectes rongeur le monde (au reste les chevaux, les vieux chevaux d'armes, les antiques et immémoriales rosses qui vont sous la pluie nocturne le long des chemins, branlant leur lourde tête cuirassée de méplats, n'ont-ils pas quelque chose de cette raideur de crustacés cet air vaguement ridicule vaguement effrayant de sauterelles, avec leurs pattes raides leurs os saillants leurs flancs annelés évoquant l'image de quelque animal héraldique fait non pas de chair et de muscles mais plutôt semblable - animal et armure se confondant - à ces vieilles guimbardes aux tôles et aux pièces rouillées, cliquetant, rafistolées à l'aide de bouts de fils de fer, menaçant à chaque instant de s'en aller en morceaux ?), rumeur qui, dans l'esprit de Georges avait fini par se confondre avec l'idée même de guerre, le monotone piétinement qui emplissait la nuit semblable à un cliquetis d'ossements, l'air noir et dur sur les visages comme du métal, de sorte qu'il lui semblait (pensant à ces récits d'expéditions au pôle où l'on raconte que la peau reste attachée au fer gelé) sentir les ténèbres froides adhérer à sa chair, solidifiées, comme si l'air, le temps lui-même n'étaient qu'une seule et unique masse d'acier refroidi (comme ces mondes morts, éteints depuis des milliards d'années et couverts de glaces) dans l'épaisseur de laquelle ils étaient pris, immobilisés pour toujours, eux, leurs vieilles carnes macabres, leurs éperons, leurs sabres, leurs armes d'acier tout debout et intacts, tels que le jour lorsqu'il se lèverait les découvrirait à travers les épaisseurs transparentes et glauques, semblables à une armée en marche surprise par un cataclysme et que le lent glacier à l'invisible progression restituerait, vomirait dans cent ou deux cent mille ans de cela, pêle-mêle avec tous les vieux lansquenets, reîtres et cuirassiers de jadis, dégringolant, se brisant dans un faible tintement de verre...

« A moins que tout ça ne se mette aussitôt à pourrir et puer, pensa-t-il. Comme ces mammoths... » Puis il fut tout à fait réveillé [...]

(p. 28-30)

[...]

Ou peut-être n'avait-il fait que fermer les yeux et les rouvrir aussitôt, son cheval manquant de buter sur celui qui le précédait, et alors se réveillant tout à fait, se rendant compte qu'à présent le bruit des sabots avait cessé et que toute la colonne était arrêtée si bien que l'on n'entendait plus maintenant que le ruissellement de la pluie tout autour, la nuit toujours aussi noire, déserte, un cheval renâclant parfois, s'ébrouant, puis le bruit de la pluie recouvrant tout de nouveau et au bout d'un moment on entendit des ordres criés en tête de l'escadron et à son tour le peloton s'ébranla pour s'immobiliser de nouveau après quelques mètres, quelqu'un descendant le long de la colonne au grand trot, la monture forgeant légèrement, faisant entendre à chaque foulée un tintement clair, métallique, et, noire sur noir, une forme surgit du néant, passa dans un froissement musculé de bête en course, de buffleteries, de harnachement et de ferraille entrechoquée, le buste obscur incliné en avant sur l'encolure, sans visage, casqué, apocalyptique, comme le spectre même de la guerre surgi tout armé des ténèbres et y retournant, après quoi il s'écoula encore un temps assez long jusqu'à ce qu'à la fin l'ordre vînt de repartir et presque aussitôt ils distinguèrent les premières maisons, un peu plus noires encore que le ciel.

(p. 36)

▪ **Texte 6 : « où est le front ? »**

Puis il vit ce type. C'est-à-dire, du haut de son cheval, l'ombre gesticulante faisant irruption hors d'une maison, courant vers eux sur la route à la façon d'un crabe ; [...] et hurlant avec toujours ce même accent de colère, de désespoir et de satisfaction : « Tiens ! Il vient juste de sortir et de se planquer de nouveau, t'as-vu ? », et Georges : « Où ? », et le type déjà en mouvement, repartant, se retournant, criant furieusement : « Bon Dieu de... : la maison en briques là-bas ! », et Georges : « Mais elles sont toutes en briques », et le type : « Pauvre con ! », et Georges : « Mais il n'a pas tiré », et le type (s'éloignant maintenant, courant, le visage tourné vers eux pour répondre, de sorte que tout son corps se tord comme un tire-bouchon, la tête regardant en sens inverse de sa course, le buste – c'est-à-dire le plan de sa poitrine – dans l'axe du trajet suivi, et les hanches (le plan des hanches) de biais par rapport à celui-ci, ce qui fait qu'il court de travers, de nouveau un peu comme un crabe, semble traîner maladroitement après lui ses pieds, ses jambes menaçant à tout instant de s'embrouiller, tandis que les bras

écartés continuent à gesticuler) hurlant : « Pauvre con ! Il ne va pas te tirer de là-bas. Il attend que tu sois près et alors il le tire ! », et Georges : « Mais où... », et le type par-dessus son épaule : « Pauvre con ! », et Georges hurlant : « Mais bon Dieu où est le front, où... », et le type s'arrêtant cette fois, un moment ahuri, indiqué, planté là, tourné vers eux, les bras en croix, criant avec rage maintenant : « Le front ? Pauvre con ! Le front ?... Y a plus de front, pauvre con, y a plus rien ! », les bras écartés se joignant devant lui, puis s'écartant de nouveau balayant tout : « Plus rien. T'entends ? Plus rien ! » [...]

(p. 103-104)

Textes complémentaires

▪ Texte 7 : la lettre du colonel Cuny

Monsieur,

Je viens de lire « *La Route des Flandres* » avec une rigueur chargée de plaisir. Mais ce qui me frappe plus personnellement sont les scènes si semblables à celles que j'ai vécues, en 40 que j'en demeure stupide (comme dit Racine). Voici j'ai repassé en vitesse ces 15 kms d'au-delà de la Meuse. Mon Général (Barbe) s'est suicidé – et je suis tombé dans une embuscade, où mon compagnon (le Cl Rey) a été tué, ou plutôt comme vous dites, assassiné. Cet épisode est fidèle jusque dans le plus petit détail : la bière dans une cour d'auberge, le fantassin affolé que j'ai fait descendre d'un cheval de main et enfin même le cheval aux traits coupés monté par Rey. Vous souriez peut-être en lisant ces remembrances d'un vieux cavalier. S'il en est ainsi je ne regrette pas ma lettre. Elle me donne l'occasion de vous faire mon compliment et de remarquer que les chevaux n'ont pas de pattes comme les bêtes vulgaires, mais des jambes.

Colonel Cuny, ex colonel du 8e dragons

(1ère publication dans *Entretiens* (Rodez), n°31 : Claude Simon, 1972, p. 152-153. Lettre reprise notamment dans *Le Jardin des Plantes*, IVe partie, Œuvres, Gallimard, 2006, Bibl. de la Pléiade p. 1161)

▪ Texte 8 : l'image mère

Pour ce qui est de l'image mère de ce livre, je peux dire que tout le roman est parti de celle-là, restée gravée en moi : mon colonel abattu en 1940 par un parachutiste allemand embusqué derrière une haie : je

peux toujours le voir levant son sabre et basculant sur le côté avec son cheval, comme au ralenti, comme un de ces cavaliers de plomb dont le socle serait en train de fondre... Ensuite, en écrivant, une foule d'autres images sont naturellement venues s'agglutiner à celle-là...

L. Dällenbach, Claude Simon, « Attaques et stimuli (entretien inédit) », *Claude Simon*, Paris, Seuil, 1988, p. 181.

▪ **Texte 9 : le traumatisme fondateur**

En fait, dit S. au journaliste, en dépit des choix ou des surprises ressenties avec plus ou moins d'émotion [...], le seul véritable traumatisme qu'il est conscient d'avoir subi et à la suite duquel sans aucun doute son psychisme et son comportement général dans la vie se trouvèrent profondément modifiés fut, comme il a essayé de le raconter, ce qu'il éprouva pendant l'heure durant laquelle il suivit ce colonel, vraisemblablement devenu fou, sur la route de Solre-le-Château à Avesnes, le 17 mai 1940, avec la certitude d'être tué dans la seconde qui allait suivre.

(*Le Jardin des Plantes*, p. 1064)

▪ **Texte 10 : l'architecture sensorielle**

[...] en ces quelques heures d'une nuit d'après guerre que je retiens, tout se presse dans la mémoire de Georges : le désastre de mai 1940, la mort de son capitaine à la tête d'un escadron de dragons, son temps de captivité, le train qui le menait au camp de prisonniers, etc. Dans la mémoire, tout se situe sur le même plan : le dialogue, l'émotion, la vision coexistent. Ce que j'ai voulu, c'est forger une structure qui convienne à cette vision des choses, qui me permette de présenter les uns après les autres des éléments qui dans la réalité se superposent, de retrouver une architecture purement sensorielle. [...] Les peintres ont bien de la chance. Il suffit au passant d'un instant pour prendre conscience des différents éléments d'une toile. [...] J'étais hanté par deux choses : la discontinuité, l'aspect fragmentaire des émotions que l'on éprouve et qui ne sont jamais reliées les unes aux autres, et en même temps leur contiguïté dans la conscience.

Interview avec C. Sarraute, citée par Lucien Dällenbach, in « Le tissu de mémoire », *La route des Flandres*, éditions de Minuit p. 300-301.

Lectures, pour approfondir

Pour lire *La Route des Flandres* :

La Route des Flandres est édité aux éditions de Minuit, dans la collection Double. Le roman est suivi d'un intéressant article de Lucien Dällenbach, « Le tissu de mémoire »

La collection de la Bibliothèque de la Pléiade a édité en 2006 un premier volume, intitulé *Œuvres*, préparé du vivant de Claude Simon, édition établie par Alastair B. Duncan, avec la collaboration de Jean H. Duffy. On y trouve en plus de la Notice un ensemble très complet de documents complémentaires (dont les croquis et le grand plan de montage de Claude Simon et des archives militaires sur la journée du 17 mai 1940.

Quelques références pour approfondir :

SIMON Claude, « La fiction mot à mot » (Communication au Colloque de Cerisy *Le Nouveau Roman*, en 1972), éd. citée des *Œuvres*, p. 1184-1202.

Discours de Stockholm (1985), éd. citée des *Œuvres*, p. 887-902.

GODARD Henri, *Le Roman modes d'emploi*, Gallimard, Folio Essais n° 479, 2006. Ce livre est un essai sur les multiples formes de roman antimimétique au XXe siècle. D'excellentes pages sur *La Route des Flandres*.

RANNOUX Catherine, *L'écriture du labyrinthe*, éditions Paradigme, 1997.

VIART *Une mémoire inquiète : La route des Flandres de Claude Simon*. Nouvelle édition, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2010. [accessible en ligne]

Prochaine conférence

Mardi 31 mai

Quand les images du quotidien s'effacent :

« rendre la dimension vécue de l'histoire »

(Annie Ernaux, *Les Années*, 2008)